

Le Billet

De la Société Culturelle du Pays Castrais

Président : Aimé Balssa, 37 rue Robert Schuman, 81100 Castres
 Vice-Pdt : Samuel Montagne, 185 Puech-Cabrier 81210 Roquecourbe
 Trésorier : Jean-Pierre Carme, 46 route de Sémalens 81710 Saïx
 Secrétaire : D. Serres, 5 rue de l'Hôtel de Ville, 81100 Castres
 Directeur de la publication : Didier Serres
 Expédition du Billet : Nicole et Jean-Pierre Maurel

Le Billet de la Société Culturelle du Pays Castrais n'a pas de périodicité régulière. Il est adressé aux adhérents en fonction des manifestations organisées par l'association.

Société Culturelle du Pays Castrais, 8 Place Soult, 81100 Castres - Courriel : scpc@sfr.fr - Site internet : scpccastres.fr

Être pensionnaire à Barral dans l'entre-deux-guerres

Né en 1914, André Albert quitta Lacaune à l'automne 1926 pour rejoindre comme pensionnaire le collège Barral. En fait, il passa ses deux premières années de scolarité (6^e et 5^e) dans les anciens locaux de l'orphelinat du Sacré-Cœur, annexe de Barral située à l'extrémité de la rue Villegoudou, puis rejoignit le « grand Barral », rue du Commandant-Prat. Dans un témoignage qu'il a rédigé à la fin de sa vie, il livre ses souvenirs, dont nous extrayons quelques passages.

Le matin, dans les immenses dortoirs (50 à 60 élèves), la cloche réveillait péniblement le pensionnaire, dès 5h 30 ou 6h. Il devait se lever promptement ; en entendant le prêtre en charge de la surveillance proclamer en claquant des mains « Benedicamus Domino » il répondait à son tour « Deo gratias ». L'élève enfilait alors sa culotte ou son pantalon (il ne portait pas de pyjama, vêtement non généralisé à cette époque). Il se rendait à ce qu'on appelait les lavabos, qui consistaient en une très longue cuvette arrondie, émaillée de blanc et surmontée d'une sorte de rampe percée d'orifices d'où coulaient de minces filets d'eau froide. Comme l'effectif dans le dortoir atteignait la cinquantaine, il fallait attendre que celui de devant eût fini sa rapide toilette. Dès qu'il s'était lavé, le jeune homme allait se vêtir en hâte près de son petit lit de bois. Les dimanches et fêtes, l'élève revêtait des habits assez dignes qu'il avait descendus de la salle des malles la veille au soir. Les jours ordinaires, il endossait ses vêtements de semaine, protégés par une vaste et triste blouse noire boutonnée sur le devant.

Vingt minutes plus tard, après avoir fait le lit, tout le monde descendait en rang les deux ou trois étages pour se rendre en file, quel temps qu'il fût, aux cabinets situés à l'extrémité d'un préau. Bien entendu, tout devait se dérouler sans parler ni se dissiper. Seul bruit : le claquement des sabots que chaussaient les élèves en hiver. Généra-



Élève de Barral en 1929.

lement ces sabots de bois ou ces galoches au dessus de cuir noir et rigide étaient assez amples pour être mis avec une paire de chaussons fourrés, taillés dans une peau de basane beige ou grise. Le mouvement de cabinets terminé, toujours sur deux rangs, il fallait se diriger vers la chapelle où était célébrée une messe basse. Les élèves la servaient à tour de rôle. Dans la chapelle, chacun d'eux avait une place assignée une fois pour toutes. Encore ensom-

meillés, ils participaient à l'office en récitant à haute voix les diverses prières. La messe dite, c'était le début de la journée scolaire dans une salle d'étude où ils révisaient ou étudiaient les leçons des cours de la journée. A 7h 30, pour le petit déjeuner, ils gagnaient le réfectoire, très grande salle où s'alignaient de longues tables de bois. Il ne fallait pas regarder de trop près la propreté de ces tables, et les bols étaient parfois ébréchés, comme les plats en tôle émaillée. Autour de chaque table s'alignaient trois ou quatre groupes de six élèves, assis sur de longs bancs de bois, placés sous la responsabilité d'un grand, désigné comme chef de groupe. Le petit déjeuner se composait soit d'un bol de café noir, soit de café au lait, que les élèves pouvaient améliorer par des tartines de beurre ou du Phoscao. Les tables étaient pourvues de tiroirs où les élèves rangeaient leurs serviettes, timbales, couverts et provisions diverses. Si la quantité de sucre était jugée insuffisante, le surveillant goûtait le breuvage et demandait à la sœur Stéphanie d'ajouter un peu de sucre en poudre dans chaque bol... ce qu'elle faisait chichement.

Le petit déjeuner prenait peu de temps : de 10 à 15 minutes. Les élèves se levaient sans permission et gagnaient la cour de récréation pour un petit quart d'heure. Rangés sur deux rangs au premier son de cloche, ils devaient observer le silence et, au deuxième son, pénétrer dans leur salle d'étude pour prendre livres et cahiers de la journée. Ensuite, c'était le défilé vers les salles affectées pour l'année à chaque classe. Ces salles étaient de dimensions modestes : une, deux ou trois fenêtres éclairaient de longues et vieilles tables en pente, tailladées et rugueuses. Les sièges se réduisaient à des bancs longs et durs, peu confortables. Les tables comportaient des trous recevant des encriers en porcelaine blanche ou en terre brune. L'exiguïté des salles de classe avait l'avantage de procurer en hiver un peu de chaleur, car aucun mode de chauffage n'y était installé, comme dans les autres salles de l'établissement d'ailleurs. Comme à cette époque les hivers étaient très froids, que d'engelures aux doigts et aux pieds ! Il était possible de mettre des gants, mais pour les pieds la seule solution consistait à quitter alternativement un sabot et à mettre le pied correspondant sous ses fesses.

À midi, tout le monde se retrouvait dans le réfectoire. Le repas était précédé par le « Benedicite ». Parfois, on lisait un passage des évangiles. Enfin, tout le monde s'asseyait et le repas commençait en silence, pendant qu'un élève, choisi à tour de rôle dans les classes supérieures, faisait la lecture depuis une petite tribune située à une extrémité du réfectoire : vies de saints, récits d'aventures, parfois relation d'un événement d'actualité. À l'autre extrémité, sur une grande estrade mangeaient les surveillants et parfois le censeur. Le jeudi et le dimanche, le censeur agitait habituellement une clochette dès le début du repas : c'était le « Deo gratias », la liberté de parler à haute voix, à condition de ne pas faire trop de bruit.

À la fin du repas, un coup de sonnette avertissait qu'il fallait essayer les couverts et les ranger avec les timbales dans les tiroirs des tables.

En quoi consistaient les repas ? Les menus n'étaient pas très variés : beaucoup de féculents, de pommes de terre, de riz. Peu de viande ; de minces tranches de bœuf en sauce, des croquettes faites avec le pot-au-feu du dimanche, de temps à autre de la saucisse fine ou du boudin de sang de bœuf. Le repas commençait en principe par une soupe de légumes où l'on avait fait tremper les résidus du pain des repas précédents. Les desserts étaient bizarres : quelques feuilles de salade, quatre ou cinq radis, plusieurs gousses de fèves fraîches ou un peu de confiture brunâtre puisée dans de grandes boîtes de fer blanc ; à la saison des pommes, une petite pomme rachitique qu'on aurait cru tombée d'un pommier sauvage. Le vendredi, le menu variait peu : un demi-œuf dur ou une sardine ou un morceau de thon en conserve que chacun écrasait généralement avec le légume. Le plat le plus prisé était les haricots secs, qui donnait lieu à plusieurs tours de « repasse ». Comme boisson, outre la carafe d'eau, chaque groupe avait droit à une bouteille de vin coupé.

Le dîner, en général plus léger, était pris à 19 heures. Après le repas, à la belle saison, les pensionnaires pouvaient profiter d'un moment de récréation avant de monter au dortoir. En hiver, le repas terminé, il fallait se coucher tout de suite... après un passage aux cabinets de la cour. Montée au dortoir en silence, dernière prière, rapide toilette, gestion des bouillottes (il n'y avait aucun chauffage dans le dortoir), extinction des feux et, enfin, profond sommeil.

Le dimanche, après la messe basse du matin, il convenait de se rendre à dix heures à la grand'messe chantée dans la chapelle de l'établissement. L'après-midi était consacré, comme le jeudi, à une promenade : propriété de l'école à Mesturet, champ de manœuvre de Lardailié, ferme de Melou, boucle de Saïx, en partant par la route de Navès et en rentrant par celle de Toulouse... Mais il fallait aussi assister aux vêpres solennelles : en début d'après-midi en hiver, à 17h à la belle saison.

Après la Pentecôte, la fin d'année était plus agréable grâce aux sorties du mardi et du jeudi. Lorsque le temps était beau, tous les élèves se rendaient dans la matinée à la ferme de Mesturet, propriété de l'établissement, sur le bord de la Durenque : repas froid, avec œuf dur, nougat ou pain d'épices ; construction de cahuttes ; sports collectifs (football, rugby) dans la prairie ; pêche aux goujons, aux vairons ou aux écrevisses (que l'on pouvait faire préparer et manger le soir) dans la Durenque proche ; lecture pour les plus studieux. Une source sur le bord de la rivière ou un puits près de la ferme permettaient de s'abreuver. Et, à partir de 16 heures, les plus téméraires pouvaient se baigner... Vers 18h, rassemblement en rond pour la prière du soir et retour à la pension....

Une vie avec ses règles strictes, difficilement supportées par un jeune de la campagne. « Mes années à Barral ne furent pas très heureuses. J'avais un tempérament languissant et je trouvais les trimestres fort longs », dit André Albert. Mais l'on était alors convaincu que, pour réussir dans la vie, il fallait en passer par là.

d'après un texte conservé par Marie-Françoise Portes

Le cinéma en plein air au jardin de l'Évêché et au Mail

Nous venons de vivre des étés de canicule. Ces cycles chauds reviennent à épisodes réguliers, mais on les oublie. Selon les statistiques météo, les grandes chaleurs de 1950, ont débuté vers le 25 juin, le thermomètre a marqué entre 35° et 39°. Elles ont duré jusqu'à fin septembre. L'été 1955, a été aussi très chaud à partir de mai-juin et a connu jusqu'en septembre les mêmes températures.

C'est à ces périodes de mon enfance que remontent mes souvenirs d'étés chauds et caniculaires. J'habitais alors dans la rue de Venise. A ces époques, les maisons n'étaient pas isolées, ni climatisées. Nous souffrions beaucoup dans nos murs surchauffés le jour et surtout nous dormions mal. La première solution pour avoir un peu de la fraîcheur de la nuit, était de prendre une chaise et d'aller s'installer devant la porte, sur le trottoir, discuter avec les voisins jusque vers minuit. La deuxième était le cinéma en plein air, soit au jardin de l'Évêché, soit au jardin du Mail.

Avec ma mère, nous allions très souvent à l'Évêché qui était plus proche de la maison. Nous prenions un coussin afin de nous installer sur la balustrade surplombant l'Agout, sans payer l'entrée qui se faisait à l'intérieur du jardin. Les séances avaient lieu entre la rangée de tilleuls et le grand mur aujourd'hui disparu (1) De nos places, nous étions derrière la grande toile en tissu blanc. Nous voyions ainsi inversés les personnages des films en noir et blanc ...

Là j'ai vu tous les films de Fernandel : les *Don Camillo*, *L'Auberge Rouge* de Claude Autant-Lara, sorti en 1951, *Fanfan la tulipe* de Christian Jacque sorti en 1952, *Le Salaire de la peur* avec Yves Montand, sorti en 1953, et bien d'autres. Le cinéma en plein air de l'Évêché a dû s'arrêter vers 1958 (2). Il était géré par le concessionnaire de l'Odéon (3).



Nous allions rarement au cinéma du Mail, trop éloigné de la maison et le lieu ne nous plaisait pas car il fallait payer l'entrée. Il se situait près du petit pont en bois et possédait une buvette. Par ces quelques souvenirs, je voulais vous faire partager ces petits bonheurs de nos soirées de canicule d'été. Malgré la chaleur, nous étions heureux ! Tous ceux et celles qui ont vécu ces moments, seront sans doute de mon avis.

Peut-être les cinémas en plein air revivront un jour dans ces jardins. Oubliés les ordinateurs, télévisions, tablettes et autres techniques qui nous font perdre le sens de la vraie vie, même en période de canicule... On peut être heureux avec peu de chose.

Arlette HOMS

(1) Fauteuils et chaises étaient disposés depuis la cabine de projection située devant l'actuel bureau du maire jusqu'à l'écran situé au bout du mur.

(2) En fait, le 29 septembre 1967, il était encore là, comme en témoigne une photo aérienne de l'IGN.

(3) L'emblématique monsieur Tordjmann.

Lundi 7 octobre 2019 à 17h 30 – Maison des Associations (salle Jeanne-Cabrol)
Madeleine Bertrand

Bouteilles et pichets en Pays Castrais... et ailleurs

Comment un objet aussi présent dans notre quotidien que la bouteille de verre a-t-il mis des siècles à s'imposer dans sa forme et ses utilisations actuelles ? Ce n'est en effet qu'au XVII^e siècle que son utilisation comme mode de transport du vin et des alcools s'est généralisée. Associée au pichet de verre, la bouteille a fait progressivement son apparition dans le service de table sous des aspects divers en fonction des sites de fabrication et de la qualité de son contenu. Nous suivrons son évolution avec les premières bouteilles soufflées en verre noir "à la façon d'Angleterre" jusqu'au fantastique développement industriel des siècles suivants. Sans oublier les multiples topettes d'apothicaires, les charmants flacons émaillés des provinces alémaniques et les volumineuses dames-jeannes en verre bleu des verreries forestières du Languedoc du XVIII^e siècle... Plus près de nous, les bouteilles de limonadiers et de distillateurs du début du XX^e siècle en Pays Castrais et alentour ou les bouteilles de la Verrerie ouvrière d'Albi, la seule verrerie tarnaise encore en activité aujourd'hui. Les pichets, eux, illustrent toutes les techniques de façonnage et de décoration du verre ou du cristal. Arrivés sur la table pour supplanter l'étain et la poterie vernissée traditionnelle, ils ont connu un âge d'or avec la production française de Charles Schneider dans la première moitié du XX^e siècle.

Madeleine Bertrand est présidente de l'association Le Musée du verre à Sorèze et membre active de la Société culturelle.

Mardi 15 octobre 2019 à 17h 30 – Auditorium de la Médiathèque
en collaboration avec le Centre national et musée Jean-Jaurès

Rémy Cazals

Sources de l'histoire du textile sud-tarnais

Cette conférence a trois objectifs principaux. Le premier est d'esquisser une histoire de cette activité en présentant les principales sources disponibles ; le second est d'encourager les historiens à les exploiter pour faire avancer la connaissance ; le troisième est d'inciter les personnes et entreprises possédant des documents à les déposer en Archives publiques. Pour l'Ancien Régime, on présentera les règlements de fabrication et l'opposition entre mercantilisme et libéralisme. Pour l'époque de la révolution industrielle, on insistera sur l'esprit d'entreprise, l'énergie des cours d'eau et le travail des enfants. Pour le XX^e siècle, le recours à la photographie, les archives d'entreprise et d'indemnisation après la crue de 1930, et les sources orales.

Rémy Cazals est professeur émérite de l'université de Toulouse-Jean-Jaurès.

Jeudi 24 octobre 2019 à 18h 30 – Centre national et musée Jean Jaurès
en collaboration avec la Société culturelle du Pays Castrais

Aimé Balssa

Les Établissements Henri Viala, fleuron du textile castrais

L'aventure des Établissements Viala commence de fait en 1842 avec Barthélemy Amen (1808-1900), se poursuit avec l'un de ses collaborateurs, Jean-Baptiste Cabrol (1847-1927) puis avec le gendre de celui-ci, Henri Viala (1870-1927). Au lendemain de la Grande Guerre, ce dernier construit une usine moderne rue Mériconde. Les *Établissements Henri Viala* sont nés. Après la mort prématurée d'Henri Viala, ce sont ses deux gendres, Jacques et Marcel Pélissier, qui dirigent l'entreprise, menant une ambitieuse politique d'investissement, créant dans les années 1940 une seconde usine, Bagatelle, consacrée à la filature.

Les *Établissements Henri Viala* sont devenus en quelques décennies une entreprise textile intégrée de première importance, la première de la place, employant près de 1 000 personnes en 1960. Au-delà, la société éprouve quelques difficultés à s'adapter à la rapide évolution des marchés puis est atteinte de plein fouet par la crise économique liée au premier choc pétrolier. Elle ne s'en relèvera pas...

Cette conférence est proche de celle donnée en mai dernier sur le même thème. Nombre de places limité.

***** **SORTIE DU MOIS** *****

Pour compléter la conférence donnée par Madeleine Bertrand le 7 octobre, la Société culturelle vous convie à une visite guidée de l'exposition *Bouteilles et pichets*, au musée du Verre Yves Blaquière de Sorèze
le samedi 26 octobre après-midi

Rendez-vous à Castres à 14h 15 devant la salle Gérard-Philippe ou à Sorèze, au Musée, à 15 heures.

PARUTION

Sous la direction d'Aimé Balssa, Jean Faury, Jean Le Pottier, Bertrand de Viviès

LES RAPPORTS ENTRE LES RELIGIONS, DANS LE MIDI, DES ORIGINES A NOS JOURS

Actes du 63^e congrès de la Fédération historique Midi-Pyrénées, Castres, 2017

Un ouvrage de 576 pages au prix exceptionnel de 29 €

Le 63^e congrès de la Fédération historique Midi-Pyrénées s'est réuni à Castres du 6 au 8 octobre 2017, à l'invitation de la Société culturelle du Pays castrais et de la Société des sciences, arts et belles lettres du Tarn.

En cette année de commémoration du 500^e anniversaire de la réforme, il fut consacré aux *Rapports entre les religions, dans le Midi, des origines à nos jours*. Dans une perspective largement interdisciplinaire, et sur la longue durée, les actes de ce congrès apportent des éclairages sur les relations entre toutes formes de religions (du paganisme aux monothéismes contemporains, en prenant en compte les engagements spirituels les plus divers, ainsi que les convictions a-religieuses ou anti-religieuses affirmées), des relations les plus conflictuelles aux plus apai-

sées, du sommet à la base des sociétés,

Introduits ou conclus par quatre conférences des professeurs Jean-Marie Pailler, René Souriac, Jacqueline La-louette et Patrick Cabanel, les dix ateliers, réunissant 32 auteurs, brossent un tableau très complet de ces relations orageuses ou apaisées entre religions, de l'Antiquité à nos jours, pour toute la région Occitanie, dont Castres et la montagne tarnaise sont le cœur géographique et un des épicentres..

Un ouvrage indispensable dans toute bibliothèque !

En vente auprès de la Société culturelle.

PARUTIONS (RAPPEL)

Nous vous rappelons la parution récente des deux derniers cahiers de la Société culturelle :

n° 46 : **L'explosion de Mélou**, par André Minet

n° 47 : **Les Établissements Henri Viala**, par Aimé Balssa

Si vous ne l'avez déjà fait, n'hésitez pas à vous les procurer auprès de la Société culturelle.

SALON DU LIVRE DE LA MONTAGNE

le 13 octobre 2019 de 10 à 17 heures à Montredon-Labessonnié

Un panorama de l'édition régionale - La remise du prix Guillaume de Nautonier

Comme chaque année, avec la participation de la Société culturelle du Pays Castrais

64^e Congrès de la Fédération historique Midi-Pyrénées

Après le 63^e congrès tenu à Castres en 2017, le 64^e congrès, organisé par l'*Académie de Montauban*, la *Société archéologique et historique de Tarn-et-Garonne* et la *Société montalbanaise d'étude et de recherche sur le protestantisme* aura lieu

du **11 au 13 octobre 2019 à Montauban** sur le thème :

Migrants et migrations dans le Midi, des origines à nos jours.

- Plus de 30 intervenants,
- Des conférences de spécialistes éminents : Jean Guilaîne, Geneviève Dreyfus-Armand, Colette Zytnicki...,
- Des visites de Montauban et de l'ancien camp de Septfonds.

Les personnes intéressées peuvent prendre contact rapidement par courriel avec Aimé Balssa (balssaa@free.fr).

NOUVELLES BRÈVES

- Le 13 avril dernier, nous étions à peine une quinzaine pour visiter, par un beau soleil, le chantier de relevage des ruines du château de Montfa. Heureusement, se sont jointes à nous d'éminentes personnalités : Jean Le Pottier, directeur des Archives départementales du Tarn, Michelle Fournié, professeur émérite d'histoire médiévale à Toulouse-Jean-Jaurès, Sylvie Caucanas, ancienne directrice des Archives départementales de l'Aude... À cette occasion, nous avons remis à l'*Association des amis du château de Montfa* un chèque de 1 000 € pour l'encourager à poursuivre le travail entrepris.
- Le faible succès des sorties organisées (voir ci-dessus), qui demandent une préparation et un suivi importants, nous conduit à envisager la suppression de ces manifestations... à moins que quelqu'un se propose de les animer.
- Le 12 mai, nous avons signalé à M^{me} Laquais les conditions déplorables d'entreposage de cinq tableaux inscrits MH dans la sacristie de la Platé : *L'Adoration des mages*, *L'Éducation de la Vierge*, *Saint Marc*, *Saint Jean*, *La Vierge et saint Simon Stock* (de Jean Valette). Après dépoussiérage et conditionnement, opérations menées par Séverine Bosc (Mairie) et Virginie Massol (conservatrice départementale), ces tableaux ont été remisés de façon correcte. Cependant, des opérations de restauration devront être entreprises pour la sauvegarde puis la présentation de ces œuvres de bonne qualité, comme cela est actuellement en cours de réalisation pour les deux tableaux de Despax, *L'Annonciation* et *La Visitation*, habituellement placés dans le chœur de l'église.
- Nous avons demandé une information à destination du public sur les travaux intérieurs entrepris à la Platé. Un grand panneau explicatif, peu lisible, a été mis en place contre la façade et une série de plans, malheureusement avares de commentaires, a été apposée devant l'église, rue Victor-Hugo. Même si cela n'est pas parfait, cela mérite d'être noté.
- Courant septembre, la **Fédération historique Midi-Pyrénées**, à laquelle appartient la Société culturelle, va disparaître au profit de la **Fédération historique de la région Occitanie**.
- L'ARCESPS de Saïx nous communique les thèmes de ses prochaines activités :
 - * **Du 14 septembre au 6 octobre 2019**, exposition **Les forts du Sud-Tarnais**, agrémentée de calligraphies et d'enluminures : exposition visible les samedis et dimanches après-midi (de 14h 30 à 18h) à l'espace patrimoine *Les Chartreux* (sous l'église).
 - * **Vendredi 27 septembre 2019** à 20h 30 à la MJC de Saïx : conférence de Samuel Montagne sur **les forts du Laurécois**.
 - * **Vendredi 25 octobre 2019** à 20h 30 à la MJC de Saïx : conférence de Maryse Laborde sur **la condition des femmes du Moyen Âge à la Renaissance**.